

**EXPRESSION ECRITE  
EXAMEN  
Mme E.GROSPELLIER**

Conditions d'examens

Documents

Autorisés

**X Non autorisés**

Remarques particulières

Rappel de la démarche : Analyse soigneuse du texte. Relevé d'idées. Reformulation concise et claire.

Le texte se compose de 928 mots

- A) faites un plan en tenant compte du mouvement du texte
- B) donnez un titre
- C) résumé de 125 à 135 mots

La ferveur, qu'elle soit d'ordre amoureux, religieux, poétique, semble être un état affectif troublant, et en même temps positif : le fervent est-il donc possédé, ou garde-t-il la " tête froide " ? Poser la question de la ferveur en philosophie revient sans doute à poser en même temps la question de la philosophie elle-même. Celle-ci n'est-elle pas une appréciation de la réalité portée par une pensée aussi objective et impartiale que possible, sans emportement ni passion excessive ? Ce regard froidement lucide, cette sagesse mesurée pourraient définir la philosophie occidentale dont on attribue traditionnellement la naissance à une exigence de rationalité, au-delà des opinions irréfléchies et des sentiments spontanés qui égarent le jugement. Dès lors, comment la ferveur pourrait-elle avoir une valeur pour cette connaissance objective ?

La ferveur semble en effet être un emportement irréfléchi, qui n'est pas de l'ordre de la rationalité, mais du sentiment passionné. Elle désigne selon l'étymologie (fervere, bouillir), un échauffement et une effervescence, c'est-à-dire un enthousiasme qui envahit nos sentiments, nos actes, ou nos pensées. Or si nos pensées et nos sentiments se mettent à bouillir, ils ne peuvent plus conserver leur calme plat et leur froideur objective : le fervent est impétueusement emporté (en des chevauchées parfois lyriques) à cause de ce qui le brûle, transporté comme par un torrent d'énergie irrépressible, et exalté au-delà de son état ordinaire.

Faut-il pourtant en déduire que la ferveur dépasse nécessairement l'homme de lui-même, et qu'elle appartient davantage à la religion, à la poésie, ou au sentiment, qu'à la pensée maîtresse d'elle-même ? Pour bien comprendre ce que signifie la notion de ferveur, il nous faut dépasser en fait son étymologie, qui ne nous en donne qu'une image figurée : certes, quand la ferveur nous atteint, nous sentons parfois notre sang circuler, notre cœur battre et une certaine chaleur évoquant la fièvre. Cependant il faut se garder de ce simplisme qui consiste à réduire un phénomène psychique à ses concomitants physiques. De ce que la ferveur implique un risque lié à sa potentielle démesure, faut-il conclure qu'elle emporte nécessairement le jugement et les actes dans l'erreur ? Il est difficile de répondre de façon unilatérale à cette question, tant il y a de différences entre les cas de ferveur : quelle commune mesure, par exemple, entre la ferveur d'un musicien et celle d'un terroriste fanatique ? Nous pourrions peut-être tenter un début de réponse en examinant quelques exemples de ferveur paradoxale, où l'homme semble emporté malgré lui par sa ferveur, tout en recherchant une certaine forme de lucidité par laquelle il reste maître de lui-même. Ce paradoxe semble former le problème essentiel de la ferveur, toujours située à la frontière entre juste mesure et excès, comme l'implique peut-être l'idée de mouvement inhérente à l'effervescence.

Deux exemples peuvent illustrer cette situation tangente du fervent, qui s'aliène dans sa ferveur pour mieux se retrouver : la dévotion religieuse, et la création poétique telle qu'elle est décrite dans l'Antiquité. De la dévotion religieuse, d'abord, Thérèse d'Avila nous donne un exemple éloquent en l'assimilant à un sentiment d'amour. Dans ses Poésies, on lit en effet ce don de soi à Dieu, qui signifie d'abord une aliénation, une perte : "Tout entière je me suis livrée et donnée" ; mais ce don s'inscrit dans un échange, qui donne à la ferveur religieuse un prosaïsme économique : "Et j'ai fait un tel échange / que mon aimé est à moi et je suis à mon aimé". En somme, je me donne à Dieu, je me dévoue à lui, mais en échange il se donne à moi par le fait qu'il m'habite intérieurement, pour mon plus grand bénéfice. La générosité de ce don total réciproque suppose au préalable un mouvement de don, qui s'effectue dans l'effusion exaltée (saut vers l'Autre) et l'extase (sortie hors de soi), et logiquement à se trouver dans l'Autre, à ne faire qu'un avec lui, avec toute l'ardeur qu'implique l'énergie d'un Dieu aimant et d'un amour à son image. Il apparaît ici clairement que la ferveur religieuse justifie la perte de soi par le fait qu'elle permet de se retrouver ensuite, enrichi d'une présence supérieure en soi, et d'une révélation de la divinité par son amour.

La création poétique telle qu'elle est souvent figurée dans l'Antiquité gréco-romaine nous montre également le poète subordonner sa propre personne à l'exigence d'une révélation supérieure, dont il se fait le serviteur et le porte-parole. Le poète n'est pas décrit ici comme un technicien habile du beau langage, mais essentiellement comme un inspiré, qui ne crée que sous l'action d'une source de vérité extérieure à lui, et cela dans une espèce de fièvre que l'on appelle depuis les Romains la "fureur poétique" (*furor poeticus*) : fureur ne signifie pas ici colère, mais emportement puissant et enthousiaste, du fait qu'il trouve son origine chez des Dieux ou des Muses puissamment inspireurs ("souffleurs", en quelque sorte) de la vérité et de la beauté. Comment signifier plus clairement que l'énergie de la création et de la connaissance relève plus d'un enthousiasme extraordinaire que d'une froide réflexion individuelle ?

Ainsi l'idée de mesure ne serait-elle pas au bout du compte ce qui permettrait de rendre la ferveur intelligible, non pas en la bridant par des limites, mais en prenant l'aune de sa valeur, en fonction de critères acceptables, tels que la vérité ou le bien, occultés au nom d'une froide et morne raison ? Une telle réflexion permettrait sans doute, à la fois de conserver à la ferveur sa valeur positive, tout en évitant ses tristes effets, dont notre époque égarée donne, hélas, encore l'exemple.

d'après Joël Figari  
La ferveur, ça bout mais... ça ne cuit pas.